

## **Festivals : Nouveau cinéma et Abitibi Kaurismäki, Kaurismäki, Kaurismäki**

Michel Coulombe

Volume 10, Number 3, April–May 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34132ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

### ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Coulombe, M. (1991). Festivals : Nouveau cinéma et Abitibi : Kaurismäki, Kaurismäki, Kaurismäki. *Ciné-Bulles*, 10(3), 16–18.

## Kaurismäki, Kaurismäki, Kaurismäki

par Michel Coulombe

Chaque année, à l'automne, les cinéphiles québécois sont conviés à deux fêtes du cinéma très courues. L'une s'est imposée dans les années 70 comme l'indispensable vitrine du nouveau cinéma au Québec, l'autre fait reculer durant quelques jours le désert cinématographique régional. Et ces deux événements, le Festival international du nouveau cinéma et de la vidéo et le Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue, ont, par-delà les apparences, quelques points en commun, à commencer bien sûr par leurs dates qui, depuis quelques années, se chevauchent, partageant bien inutilement la critique montréalaise que l'on voudrait voir ici et là tout à la fois.

Autre point de convergence, très net en 1990, le rapport au territoire et à l'identité nationale. L'an dernier, non sans céder à un certain dogmatisme, le festival montréalais ouvrait tout grand ses salles aux réalités autochtones pour nourrir un débat, par ailleurs fondamental, sur le sort fait aux premières nations et plus précisément sur une cohabitation devenue explosive l'été dernier, et pas que sur le très symbolique tablier du pont Mercier. Pendant ce temps, en Abitibi, on renforçait l'appropriation de la culture nationale en maintenant le cap sur le cinéma québécois, lui accordant, comme toujours, une place de premier choix dans la programmation sans toutefois revendiquer quoi que ce soit. C'est ainsi que le public de Rouyn-Noranda a pu découvrir, en premier, deux documentaires très réussis : **New York doré** de Suzanne Guy, qui confirme que la réussite n'a plus rien d'un péché mortel pour les Québécois de cette fin de siècle, et **Remous** de Sylvie van Brabant, film introspectif, aussi bouleversant qu'authentique et qui doit beaucoup au travail, admirable, de deux grands artisans, Serge Giguère à la caméra et Claude Beaugrand au son. Au programme également, un premier long métrage sans paroles des plus surprenants, **Une balle dans la tête** d'Attila Bertalan.

Curieusement, les deux événements se seront également rapprochés l'un de l'autre par le biais des relations publiques, attirant tous deux l'attention des médias et du grand public grâce au passage, soigneusement mis en scène, d'une star étrangère venue présenter un film qui, autrement, serait passé totalement inaperçu. Al Pacino, qui a fait un saut à Montréal, a opté pour la modestie éclairée, déclarant, à raison, qu'il ne faut pas regarder **Local Stigmatic**, une fiction qu'il a produite et dont il est l'interprète principal, en cinéphile exigeant. De fait, il s'agit tout juste d'une bonne pièce de théâtre filmée correctement et défendue par des acteurs de métier. Rien à ajouter. Quant à Serge Gainsbourg, dont le séjour à Rouyn-Noranda a fait davantage de bruit, il s'est montré, lui aussi, très lucide lorsqu'il a rappelé qu'une des qualités de son quatrième long métrage, **Stan the Flasher**, était d'être plutôt bref. Miroir de l'insondable désespoir d'un professeur d'anglais dont les jours sont comptés, et qui vit de moins en moins et de plus en plus mal, **Stan the Flasher** compte parmi ces films étranges dont les parties sont meilleures que le tout. Soit, la musique est bien, certaines images bleutées sont splendides, et Aurore Clément a du charme. Mais le film, truffé de phrases pigées ici et là, est profondément détestable. Il faut beaucoup plus qu'un exhibitionniste affreux, sale et méchant et un réalisateur soucieux de choquer coûte que coûte pour soutenir l'attention.

Par ailleurs, les deux événements auront permis au public québécois de connaître, un peu mieux, l'œuvre d'un curieux cinéaste finlandais, Aki Kaurismäki, dont les films sont maintenant distribués au Québec. Il se sera distingué à Montréal avec deux films de haut niveau, profitant d'une programmation nettement plus faible qu'à l'habitude, et sera passé à peu près inaperçu à Rouyn-Noranda avec un film décevant noyé dans une programmation plus solide que jamais.

Aki Kaurismäki n'a rien d'un faiseur d'images à la griffe hollywoodienne. Vraiment rien. Ses trois plus récents films le confirment, aussi bien **la Jeune Fille aux allumettes** et **J'ai engagé un tueur**, présentés au Festival international du nouveau cinéma et de la vidéo, que **Leningrad Cowboys Go America**, en première québécoise au Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue. Après avoir vu ces trois films, on en vient à se demander si, hormis son frère Mika (réalisateur notamment d'**Helsinki Napoli**, mais aussi scénariste et producteur) et lui, il y a d'autres cinéastes en Finlande (dans les faits il y a les Rauni Molberg, Lauri Töhrhönen, Ere

LE PALMARÈS 1990  
DU FESTIVAL DU CINÉMA  
INTERNATIONAL EN  
ABITIBI-TÉMISCAMINGUE

GRAND PRIX  
HYDRO-QUÉBEC :  
**Princes en exil**  
de Giles Walker  
(Québec)

PRIX TÉLÉBEC :  
**Nuits d'Afrique**  
de Catherine Martin  
(Québec)

PRIX ANIMÉ :  
**L'Éternité**  
de Sheryl Sardina  
(Canada)

## Festivals : Nouveau cinéma et Abitibi

Kokkonen, etc., dont on entend assez peu parler toutefois au Québec). Mais peut-être se trouve-t-il des Finlandais pour se poser une question semblable au sujet du cinéma québécois en pensant à Denys Arcand...

Kaurismäki s'est fait connaître il y a quelques années avec **Crimes et châtements**. Depuis, ses films et lui ont beaucoup tourné, révélant un univers sombre à souhait où l'humour noir a tous les droits. On est loin du cinéma poudre aux yeux, des lofts chromés, des cascades d'effets spéciaux, des poursuites époustouflantes, des actrices éternellement jeunes habillées par les plus grands couturiers, ou encore des héros violents aux muscles d'acier. Ainsi, le monde dans lequel évolue le personnage principal de **la Jeune Fille aux allumettes**, dernier volet d'une étonnante « trilogie prolétaire » qui comprend également **Ariel** et **Des ombres au paradis**, n'a rien du conte de fée à la **Pretty Woman**, présentant plutôt la vie comme un sinistre cul-de-sac. Une ouvrière paumée a toujours le loisir de s'inventer une jolie histoire d'amour, mais quoi qu'elle fasse, son destin la guette. Il l'amènera d'ailleurs à poser un geste désespéré qui rappelle étrangement la terrible finale de **Montenegro**, du réalisateur yougoslave Dusan Makavejev.

Avec **J'ai engagé un tueur**, tourné en langue anglaise, Kaurismäki s'attache là encore au quotidien sans relief d'une personne sans envergure, à cette différence que cette fois son personnage est rapidement poussé au désespoir et qu'il y a peut-être une issue au bout du tunnel, un pâle reflet de bonheur. Rien de bien glorieux certes, mais juste ce qu'il faut pour que cela vaille le coup de survivre. Le premier rôle a été confié à Jean-Pierre Léaud, clin d'œil évident à la nouvelle vague française, référence avouée du prolifique réalisateur finlandais. Léaud est parfait dans ce rôle d'un petit employé d'origine française congédié après trente ans de discrets services, ce qui l'amène à engager un tueur pour mettre fin à ses jours puisqu'il ne parvient pas à se suicider. Mais alors qu'il attend la mort avec fébrilité, voilà qu'il rencontre une vendeuse de fleurs dont il tombe aussitôt amoureux, passion qui fait tout de suite penser aux mornes amours d'un vidangeur et d'une caissière racontées dans **Des ombres au paradis**. Quant à la trame dramatique, qui présente un homme rejeté de son milieu de travail puis confronté à un milieu louche dont il cherche à s'échapper, soutenue par une histoire d'amour sans grand éclat, elle rappelle clairement celle d'**Ariel**.



Aki Kaurismäki et Jean-Pierre Léaud dans *J'ai engagé un tueur*



*La Jeune Fille aux allumettes*



Margi Clarke dans *J'ai engagé un tueur*

Avec **Leningrad Cowboys Go America**, Kaurismäki joue, plus que jamais, la carte de la comédie. Toutefois l'improvisation lui réussit assez peu, ne lui permettant pas de faire d'une ingénieuse idée de départ un film un tant soit peu consistant. Road movie en quête d'un scénario, cette comédie grinçante soutient mal la comparaison avec **Ariel** qui exploitait le genre avec beaucoup plus d'efficacité. Et pourtant, elle fait plaisir à voir cette bande de musiciens sibériens complètement tarés et à la chevelure invraisemblable qui décident de tenter leur chance en Amérique, débarquent, pleins d'espoir, à New York où, bien sûr, personne ne les attend. À la tête de ce groupe minable, un gérant miteux interprété par l'acteur fétiche de Kaurismäki, Matti Pellonpää, qui représente en fait le perdant par excellence. D'ailleurs ce n'est pas la première fois que le réalisateur se moque de la course au succès, il l'avait déjà fait dans **Hamlet Goes Business**, une transposition du drame shakespearien qui aurait sûrement étonné le bon vieux Will.

La philosophie de Kaurismäki ne consiste pas à promettre des châteaux en Finlande. Au contraire, il rappelle aux minables de ce monde qu'il n'y a aucune raison pour que leur situation s'améliore. Une jeune femme moche ne devient surtout pas une splendide Cendrillon lorsqu'elle rencontre un yuppie ; un petit employé de bureau qui perd son emploi n'obtient jamais vengeance ; un groupe de musiciens de troisième ordre n'a aucune chance de rencontrer un producteur qui le propulsera en tête des palmarès. Par contre, subtile contradiction, un cinéaste finlandais peut s'imposer comme une des figures montantes du cinéma mondial en racontant, simplement, des fables pessimistes qui tiennent en quelques phrases et en refusant de jouer le jeu de ces grenouilles qui veulent se faire aussi grosses que le bœuf (américain, cela va de soi). Tout est dans l'acuité du regard. Le désespoir de Kaurismäki le mènera loin...

Qu'on se rassure, les festivals montréalais et abitibiens demeurent très dissemblables, ne serait-ce que par le public qu'ils rejoignent. Ainsi, entre autres choses, la place qu'ils font aux courts métrages n'est pas du tout la même. Au Festival international du nouveau cinéma et de la vidéo, le jury de l'Association québécoise de critiques de cinéma a tout simplement choisi, après avoir envoyé des signaux d'alarme durant quelques années, de ne pas remettre le prix du court et moyen métrage, ne trouvant rien qui lui convienne dans une sélection très inégale et trop peu mise en valeur. En Abitibi, au contraire, c'est l'abondance, la grande visibilité, et la qualité est très souvent au rendez-vous. Ainsi, la série des Fictions 16/26 y aura-t-elle fait des débuts des plus encourageants avec les films de Pierre Mignot et de Marcel Jean, **les Amazones** et **Vacheries**. Dans l'un et l'autre cas, l'ingrédient qui fait la différence, c'est le scénario. À cela il faut ajouter les nombreux films d'animation présentés à Rouyn-Noranda, notamment **Balance**, un film allemand et **Mistertao**, de l'Italie. Curieux que ce soit un festival populaire et non un événement tourné vers les nouveaux courants qui privilégie de la sorte les courts métrages.

On ne sait pas encore si Aki Kaurismäki sera très présent aux prochains Festival international du nouveau cinéma et de la vidéo et Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue. Toutefois, on sait déjà que le premier, qui prépare son vingtième anniversaire, sera dédié à la mémoire du regretté Jacques Demy (mort au moment de la clôture, voilà tout...) et que le second célébrera, avec éclat, son dixième anniversaire. ■